

L'approche

Pays sans qualité

Ni les gaves bondissant des Pyrénées, ni l'opulence des collines bourguignonnes. Pas même l'austérité imposante des plaines de Flandre, leurs ciels à perte de vue. Simplement la Champagne crayeuse, ses creux et ses bosses. Ses villages où la vie simple semble menacée toujours par la médiocrité, où les maisons ni riches, ni pauvres, sentent le confort rustique, toiles cirées sur la table et canevas d'épagneuls ou d'oies sauvages aux murs de la salle à manger. Dans ce minuscule empire du milieu, la neige est presque inconnue, le vent rare, mais l'humidité et l'odeur douçâtre des feuilles mortes, de la terre meuble et du bois mouillé perdurent de septembre à mai, même lorsqu'il fait beau.

Pour qui pratique l'ennui de ces campagnes de France où le gris du ciel appelle les élans de l'esprit et le dévouement de l'âme, tout ressouvenir de cette civilisation rurale garde autant l'ardeur d'une nuit mystique que la douce fadeur du coing, de la rhubarbe ou du pâtisson. Est-ce cette humidité suintante qui conduit les maîtres

d'œuvre à prévoir partout des fenêtres étroites, à petits carreaux ; ou une recherche d'intimité compréhensible dans ces villages où tout se sait, où le moindre événement, denrée peu abondante, se propage à la vitesse de l'éclair ? Toujours est-il qu'à l'intérieur, la lumière est rarement la bienvenue, et l'air parcimonieux – tout ce qui appellerait un peu trop l'irruption de l'espace ou de la grandeur inquiète.

Un peu d'élevage, beaucoup de céréales dans ces vallées des confins de l'Aube et de l'Yonne, et aux flancs de ces petites collines coiffées en leur sommet d'un bouquet d'arbres qu'on ose parfois appeler forêts. À première vue un pays sans eau vives ni marais ; quelques ruisseaux paisibles pourtant, où l'on va chercher l'ombre en été. Des lignes douces, qui suivent la courbure du sol, dessinent le paysage agricole. Lignes plus grasses : ces chemins blancs de calcaire, au milieu desquels les roues des tracteurs laissent se développer une trace verte, axe de symétrie fait d'herbe, et de fleurs sauvages au printemps.

Absente inexplicable, l'eau contemplative des étangs dont parle Huysmans, qui n'a rien de commun avec celle des torrents ou des fleuves, mais a simplement pour fonction, là où elle est, « *d'observer le silence et de réfléchir à l'infini le ciel* ». Car si les gens d'ici ne le savent pas toujours, le ciel est présent, intensément présent au-dessus de ces terres dépeuplées, que croyaient

même inhabitables les voyageurs des lendemains de la guerre de Cent ans.

Depuis quelques années de nouveaux habitants y rejoignent les derniers cultivateurs, mettent un peu plus de champ entre la ville où ils travaillent, et le village qu'ils habitent. Les lotissements y fleurissent, pousses jaunâtres d'un printemps de béton. Peuplées d'assistantes médicales et d'employés de la Mutualité sociale agricole, ces maisons de plain-pied, le plus souvent posées au milieu de la parcelle, exhalent un parfum mélangé de diffuseur pour sanitaires et de pantalon de sport. Les derniers arrivés se juxtaposent avec plus ou moins de bonheur aux anciens : eux qui sont venus ici pour quitter le voisinage trop pressant des villes ne cherchent pas plus que de raison la rencontre, circulent de préférence en voiture.

*

Pays sans qualité, dira le touriste égaré. Mais qui réfute Pascal en cela qu'il se fait aimer pour lui-même – ni pour sa beauté, ni pour sa richesse. Pour sa mémoire peut-être, mais ici comme ailleurs mémoire et identité se confondent. À mesure qu'on s'éloigne de la Ville, c'est la permanence de l'espace dans le temps qui frappe. La lecture des cadastres anciens y révèle au cours des siècles d'infimes modifications de parcelles, de chemins communaux. Çà et là, on a repoussé la forêt de quelques

dizaines de mètres ou changé la courbe d'un sentier – à moins que ce ne soit erreur de l'arpenteur. Bestioles et bêtes à plumes et à pelage semblent y revivre ce que leurs ancêtres ont toujours vécu.

On citera par acquit de conscience la lumière des nuits d'août, la voie lactée parfois impériale, les étoiles filantes, les rares processions de l'Assomption auxquelles ont succédé, depuis le repeuplement du village par des enfants qui firent rouvrir l'école, leurs équivalents laïcs du 14 juillet – lampions et marche joyeuse vers le buste de Marianne. Indubitablement, l'été y peut être aussi lumineux, ou presque, qu'ailleurs. Mais l'essentiel n'est pas là.

L'essentiel est autre part, ou plus tard. C'est la Toussaint qui dévoile la vérité du pays, et peut-être sa façon propre, sans artifice et sans décorum, de raconter la Gloire de Dieu. Comme le crachin révèle l'odeur de la terre, la lumière rase des alentours de l'hiver dit la nature des objets. À la façon d'une chambre an-échoïque où le son ne se réverbère pas, cette lumière qui produit si peu d'ombre laisse les choses dans leur nudité, haies de charme sans feuilles, mousses diaphanes qui tremblent imperceptiblement dans la brise ou dans la brume. C'est alors qu'il faut se laisser prendre à l'austérité des cimetières du pays, dépourvus d'arbres et qui ne cachent rien de ce que la mort a d'âpre et de paisible, de ce désert si proche de nous qui, patiemment, nous attend.

De tout temps on peut trouver ici, en s'éloignant à peine des villages et pourvu qu'on ait envie de le trouver, ce qu'on ne trouve plus ailleurs : la nuit. La nuit sans néon ni phare, sans enseigne clignotante ni démarrage de moto ; la nuit, silencieuse à sa façon, pleine des bruits des bois. Et quand bien même on aurait perdu depuis longtemps la naïveté de confondre le silence avec la paix du cœur, ce silence-là reste rempli de promesses.

Paix

À M., le monastère se trouve derrière la grande église paroissiale, reconstruite au XIX^e siècle à l'époque de l'évangélisation du village par un curé qui réalisa son vœu d'en faire un petit coin de Jérusalem. Il est immédiatement adjacent au cimetière contre lequel on se gare, sous des platanes séculaires. En face du cimetière une chapelle du XIII^e siècle, circulaire et dépouillée, rappelle que les Templiers, un temps, tinrent commanderie à Coulours, à vingt-cinq kilomètres. Un portail vert foncé, en contrebas de l'église – c'est là.

« Paix », dit l'inscription sur la dalle qui ouvre le chemin du cloître. Et d'emblée nous y sommes, et c'est le premier signe ; signe que le bruit et la fureur, ici, n'ont pas droit de cité. Dans ces bâtiments sobres où la brique, inévitable dans le pays, se mêle au jaune pâle de la chaux, nos corps se dirigent sereins, comme flottant.

Le jardin du cloître, la bibliothèque où un historien des environs vient compulser l'une ou l'autre des milliers de brochures rédigées par les curés du diocèse au XIX^e siècle sur telle ou telle curiosité locale, la chapelle enfin ; tout est irradié par ce mot, les volumes un peu plus vastes qu'il n'est utile, l'épure fonctionnelle, le silence troublé seulement par le rare crissement des pas sur les graviers ou les bourdonnements de l'été.

Ici les moines sont bénédictins, de la famille olivétaine. De la grotte de Subiaco à la chapelle d'Accona, la vocation initiale de leurs frères fondateurs est celle de la solitude, vécue à plusieurs. La couleur de leur habit est le blanc de la pureté et de la pauvreté. Plus radicaux sans doute leurs ancêtres ermites, stylites ou dendrites, cherchaient un refuge sur les colonnes ou dans les arbres, ou plus simplement habitaient une tombe. Ici nous ne sommes pas tout à fait au désert, pas tout à fait à l'écart ; nous nous situons sur la frontière exactement – au seuil du monde.

Belle par tout ce qu'elle ne contient pas, la chapelle mêle un dépouillement néo-roman à la présence discrète d'œuvres contemporaines, autel et tabernacle, et de quelques icônes. Face à l'autel, la statue de la vierge est l'œuvre de Charlier, oblat du monastère qui dans l'espoir de s'y convertir s'était retiré à M., où Maritain venait de temps en temps lui rendre visite. Ce Charlier entre autres choses sculpta la croix tombale de son camarade Péguy,

tué au premier jour de la bataille de la Marne et couché avec les siens dans une ancienne fosse à betteraves, à Villeroy-en-France. Tout l'effort du tailleur de pierre semble s'être porté vers la sobriété des traits, des proportions. La Vierge nous dit dans un sourire la simplicité de l'éternité. Elle aussi est à sa façon une borne, posée au bord du monde.

Je sais que, poursuivant la prière perpétuelle commencée il y a cent cinquante ans (« Notre Dame de la Sainte Espérance, convertissez-nous »), tu n'es pas loin.

La rencontre

Au milieu des mille et une intersections de notre vie, la fécondité de certaines rencontres se pressent d'emblée. Un visage, un corps, un regard nous appellent, nous adressent un signal singulier. Certaines porteront du fruit par la générosité dont elles sont la promesse. D'autres, plus arides en apparence mais non moins fertiles à la vérité, par le don qu'elles appellent de notre part.

Dans ce lieu où depuis un siècle et demi l'on voue sa vie à chercher sans relâche le visage divin, l'accueil se marque par une forme très haute d'attention à celui qui arrive. « Chaque Ami donne sa vie en amitié à tous », dit un petit traité écrit par un des premiers Cisterciens. L'amitié : en franchissant la porte du monastère nous

laissons une partie de nos dépouilles. Nous n'arrivons pas déliés ; mais d'emblée le dialogue qui s'instaure, par nécessité rare et précieuse, fera l'économie des poncifs et des clins d'œil. Tout nous invite à aller à l'essentiel.

Je t'ai rencontré au cours d'un été d'adolescence, quelques mois après un deuil douloureux. Le deuil à dix-sept ans peut n'être qu'un vertige, qu'une nausée de plus à l'heure où le monde se dévoile aux jeunes gens sous ses atours les moins reluisants. Accompagné, accueilli – non pas expliqué –, il peut être le seuil d'une compréhension renouvelée, d'une interprétation existentielle qui sera, simplement, une direction donnée à la vie adulte.

Envoyé par l'abbaye mère où tu étais entré avant l'âge de vingt ans, tu vis à M. depuis une trentaine d'années, en es récemment devenu le prier. Nous nous voyons une ou deux fois par an, je suis plus fidèle à ces rendez-vous qu'aux visites à la tombe de mon frère. Mais comme ces visites, l'essentiel de nos rencontres est sans doute ce qui a lieu dans l'intervalle qui les sépare. Parfois nous ne faisons que nous apercevoir, le plus souvent nous prenons le temps d'échanger ces nouvelles qui, sauf événement particulier, ne sont que prétexte. Je me dis parfois que nous pourrions, peut-être, nous contenter de passer quelques minutes ensemble en silence, que ces paroles ont quelque chose de superflu. Je ne sais pas, et peu importe sans doute.

Ce qui m'importe et ce que je sais, c'est qu'entre ces rencontres le temps qui passe ne passe pas de la même façon que si ces jalons n'avaient pas lieu. De même, en un certain sens, je pense aujourd'hui à mon frère en sachant qu'il est une place qui est sienne et que ce dialogue entre nous interrompu peut y retrouver corps d'une façon privilégiée.

Le lieu que tu habites est un lieu de vie, certes ; au seuil du monde. Habiter ce lieu, faire que cette rencontre puisse avoir lieu, quotidiennement, est parfois difficile, souvent austère. Je voudrais expliquer l'importance essentielle que revêt, pour un homme du monde, l'existence de ces lieux de prière. La vie monastique ne m'apparaît pas prodigue de ces moments où sa fécondité est révélée à ceux qui la vivent, dans l'immédiateté de la fleur ou du fruit. Je souhaite simplement rendre manifeste cette fécondité, et rendre ainsi hommage à ceux qui la font possible.

*

J'ai cru d'abord qu'il y avait le monde urbain, ses néons, ses jingles et ses tableaux de bord, et son désir d'extension infinie ; et çà et là quelques enclaves poétiques qui étaient autant de refuges pour les hommes fatigués – des lieux de vacance au sens plein du mot. Voire. Le monastère et son rapport au temps ne sont peut-être pas le contraire de ce que vit l'homme de la

Ville ; mais un miroir utile en ce qu'il ne se situe pas hors du monde mais à son seuil. Parce que vous êtes au bord du monde vous êtes sans doute poreux à sa contagion, mais cela signifie également que ceux que vous accueillez un instant peuvent retourner dans le monde sans y être pris.

Encore faut-il qu'ils gardent de leur passage aux abords du cloître la trace de cet autre mode d'existence, qu'ils aient à l'esprit, quotidiennement, l'idée qu'un autre monde est possible ; c'est-à-dire qu'une autre façon d'être, une autre relation au monde est envisageable et qu'il leur revient, individuellement, de l'envisager.